

CHAPITRE XXV

EMIN PACHA ET SES OFFICIERS A NOTRE CAMP DE KAVALLI

(Du 7 février au 26 mars 1889.)

J'envoie chercher Stairs et sa caravane. — Plans relatifs aux moyens de tirer Emin de Toungourou. — Les récits de Jephson me donnent une idée de la situation. — Les intentions des officiers rebelles à Ouadelai. — Lettre d'Emin. — Les officiers relâchent Emin et l'accompagnent à notre camp de Kavalli. — Arrivée d'Emin Pacha. — Stairs et sa caravane chez Mazamboni. — Lettre caractéristique de Jephson. — Jephson va chercher Emin et ses officiers. — Billet du Pacha. — Arrivée de la caravane d'Emin. — Grande revue hors du camp. — Le grand divan. — Sélim Bey. — La colonne de Stairs et les richesses qu'elle apporte. — M. Bonny est envoyé au Nyanza pour monter les bagages. — Message aux officiers rebelles restés à Ouadelai. — Note de M. Bonny. — Arrivée du mercanti grec le signor Marco. — Suicide de Mrima, un Zanzibari. — Les chefs des tribus voisines nous fournissent de porteurs. — Nelson apporte le bagage d'Emin. — Arrangements avec les chefs de la contrée entre l'Itouri et le Nyanza. — Kabba Réga. — La fille d'Emin Pacha. — Lettre de Fadl el-Moulla à Sélim Bey. — Le Pacha est attaché à l'expédition comme naturaliste et météorologiste. — Le Pacha un matérialiste. — Arrivée du D^r Hassan. — J'inspecte le camp. — Arrivée du capitaine Casati. — M. Bonny amène Aouach Effendi et son bagage. — Un docteur unique au monde. — Les chimpanzés. — Le Pacha un collectionneur-né. — Mensuration des nains. — Pourquoi je diffère d'Emin dans mes appréciations sur les hommes. — Voyages du camp au lac pour chercher les gens et leurs colis. — Récriminations des Zanzibari. — Les meneurs. — Hassan Bakari. — Les officiers égyptiens. — Entrevue avec Choukri Agha. — La flore des collines Baregga. — Le Rouvenzori. — Le chef des Oussiri entre dans notre confédération. — Conversation avec Emin. — Mon discours à Stairs, Nelson, Jephson et Parke devant Emin Pacha. — Leur réponse. — Notification à Sélim Bey et Choukri Agha.

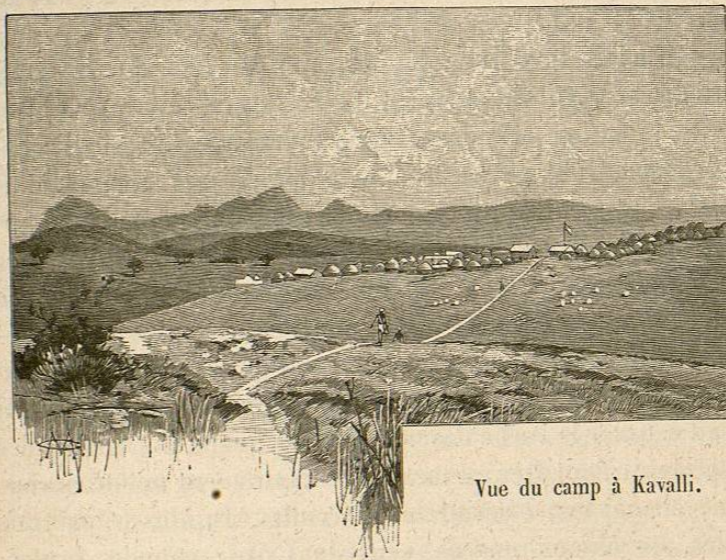
Le 7 février, je rappelai le lieutenant Stairs et sa caravane, et dépêchai Réchid avec 55 hommes pour obtenir de Mazamboni une centaine de porteurs au bénéfice des convalescents. J'avais l'intention de masser l'expédition à Kavalli, et d'envoyer à Emin Pacha des lettres où je le priais de choisir entre les propositions suivantes :

1° S'emparer d'un vapeur, y embarquer telles gens qui voudraient quitter Toungourou et gagner notre camp du lac. Après

quoi, nous donnerions au bateau un équipage de Zanzibari et nous organiserions des transports rapides. Si ce n'est pas praticable :

2° Marcher par la voie de terre jusqu'à la station de Msoua, et nous prévenir par canot de l'arrivée du convoi. Si la chose ne se peut :

3° Rester à Toungourou et me faire savoir par le chef Mogo s'il est nécessaire d'envoyer du renfort. Dans ce dernier cas,



Vue du camp à Kavalli.

dès le retour du lieutenant Stairs, je marcherai avec 500 fusils et 2000 auxiliaires indigènes sur Msoua par Mélingoué, et de là sur Toungourou, employant la force pour dégager le Pacha. Mais il me fallait absolument connaître les intentions d'Emin. Dans sa lettre du 27 janvier perceait une disposition larmoyante et mélancolique tout autre que celle à laquelle je me serais attendu après la question bien précise posée dans ma lettre officielle du 17 janvier : « Était-il disposé à accepter notre escorte et notre aide pour gagner Zanzibar? Ou pouvait-il suggérer quelque autre moyen sûr de lui être utile et l'assister avec efficacité? je n'épargnerais aucun effort pour lui rendre service.

Ni ma lettre à Jephson — elle avait été écrite pour être lue au Pacha, — ni la missive officielle que je lui avais adressée n'ayant été comprises par Emin, j'en rédigeai une troisième

en style d'affaires. Le plus imbécile pioupiou ne manquerait pas de la comprendre, pensais-je ; mais Jephson, quand il l'eut entendue, affecta d'en être épouvanté.

Comme je n'avais aucune intention de blesser les susceptibilités suraiguës de personne, et celles du Pacha moins que de tout autre, j'écrivis une autre missive dans un style que Chesterfield lui-même eût déclaré parfaitement convenable. Mon ami Jephson la déclara « charmante, délicieuse, d'une douceur exquisite ». Le 8, elle fut mise entre les mains des messagers.

Les conversations quotidiennes avec M. Jephson, un éminent déclaré, soit dit en passant, me renseignèrent peu à peu sur la situation. Pendant son séjour forcé avec le Pacha, M. Jephson avait contracté une habitude qui m'amusait. Il entrelardait ses dires, fort spirituels, mais cruels pour la province de l'Equatoria, de phrases stéréotypées : « Ce pauvre cher Pacha, vous savez bien ! Oh, le bon homme ! Ma parole, ce Pacha est si bon garçon ! » etc., etc. toutes expressions révélatrices du caractère d'Emin, montrant que Jephson avait bon cœur au moins, et que tout ce qu'il avait vu et entendu lui faisait estimer le Pacha davantage. Mais, quand il s'agissait des Égyptiens, c'était avec un vocabulaire autrement monté en couleur : chenapans, marauds et marouffles, faquins et mauvais drôles, — chiens-renards, ceux du Caire ; stupides brutes, ceux du Soudan. A l'arsenal de Khartoum, un des gros bonnets avait falsifié les comptes et encaissé 1500 coups de courbache ; un autre faisait son beurre en ajoutant du charbon à la poudre dont il emplissait les cartouches remington. Un major avait vendu les approvisionnements de l'État ; d'autres avaient été déportés dans la Sibérie de l'Equatoria après crimes qualifiés, meurtre, incendie et le reste ; d'autres avaient été impliqués dans l'affaire d'Arabi. Malgré toute sa bonhomie, le Pacha ne pouvait que se sentir gêné vis-à-vis de telles gens. Tant qu'il y eut un pouvoir plus ou moins respecté, et que l'austère justice se personnifia dans une figure imposante comme celle de Gordon, les bandits se sentaient surveillés, bien que Gessi Pacha, en 1879, déjà, se répandit en plaintes sur Emin auprès de Gordon ; mais, quand on sut Khartoum prise, et le gouverneur général tué, les Égyptiens, avec leur esprit naturellement brouillon, et les Soudanais, avec leur opiniâtreté de brutes, se

donnèrent libre carrière. La perversité, la mauvaise conduite et le dédain de toute discipline furent à l'ordre du jour. Emin n'était plus pacha que de titre et de nom. D'autorité, il n'y en avait plus. D'autres, à la place du gouverneur, n'auraient pas voulu présider cette cour du roi Pétaud. Après avoir constaté quelque désobéissance flagrante, ils eussent conduit les fidèles à Msoua, ou dans n'importe quel petit poste du sud lointain, auraient avisé le Caire de ce qui s'était passé, et demandé secours et instructions. D'autres encore auraient tenu jusqu'au bout ; ils auraient exigé l'accomplissement du devoir et le maintien de la règle, arrive qu'arrive ! Et d'autres, émigrant avec ceux qui avaient en dégoût ces discordes perpétuelles, eussent fondé quelque royaume ou quelque empire, auquel le monde civilisé n'eût pas manqué de donner appui. Mais d'autres eussent fait comme Emin : espérer et temporiser. Les hommes cependant ne récoltent que ce qu'ils ont semé : telle graine, telle moisson.

Tandis que nous attendions Stairs et tâchions de pressentir la décision du Pacha, des événements se passaient qui s'imposèrent à nous comme à Emin.

Pendant que Jephson nous revenait de Toungourou, les officiers rebelles qui s'étaient concentrés à Ouadelaï apprirent notre arrivée. La renommée grossissait nos forces : nous avions plusieurs centaines de Zanzibari et alliés, nous étions armés de mitrailleuses et de carabines à répétition. Or le gouvernement égyptien avait été remplacé à Khartoum par un khalife qui commandait à d'irrésistibles armées. Parmi les officiers d'Emin il ne manquait pas de traîtres ni d'agents mahdistes ; la majorité restait indifférente. « A celui qui a, il sera donné. » Comme une boule de neige qui roule, le pouvoir augmente en avançant, mais le flocon de neige fond. Emin avait été déposé, emprisonné, Emin était le flocon ; le khalife à Khartoum la boule grandissante.

Les résolutions se devinent quand on connaît les motifs. Voici des officiers notoirement rebelles, ils prêtent l'oreille aux suggestions des Mahdistes plus ou moins déguisés. Ils gagneront la faveur du Khalife en trahissant ceux qui voudraient sauver la situation, en livrant leur ancien pacha et ses compagnons blancs, et cette perfidie leur vaudra honneur et profit. Des mitrailleuses, des carabines à répétition, des remingtons,

une fournée de prisonniers européens, tout cela mérite belle récompense; cela vaudra des robes de gala, des offices importants et lucratifs. Ici une difficulté se présente: comment gagner accès dans le camp des libérateurs en expectative, puisqu'ils n'ignorent point qu'on a emprisonné « leur Pacha », et qu'on a traité rudement leur ami Jephson? « Rien de plus aisé », opine un malin. Il suffit d'envoyer au Pacha une députation pour demander humblement pardon et lui promettre de le réinstaller en autorité. Le bonasse Emin passera l'éponge sur nos torts, nous introduira, nous présentera à ses amis comme des pénitents jaloux de prouver leur repentir par leur obéissance future et leur loyauté au gouvernement de Sa Hautesse. Une fois dans le camp de l'étranger, nous verrons le coup à faire. Rien ne sera plus facile que de capturer les blancs et leur séquelle, ces benêts et gobe-mouches de blancs! Ménageons-nous deux portes de sortie. Si le Khalife se montre impitoyable, si ses Donagla nous courent sus avec la férocité qui les distingue, et si nous ne pouvons plus espérer de pardon, entrons au camp des blancs: notre apparente obéissance désarmera les soupçons, nous y ferons nos choux gras, au moment opportun nous prendrons leurs armes et munitions; puis, nous chasserons les blancs comme mendiants ou nous les égorgerons, et de leurs engagés nous ferons nos esclaves! »

Nous entendons d'ici les tonnerres d'applaudissements qui saluèrent la harangue de cet Égyptien, fils de Béalzébuth. Que le discours ait été prononcé ou non, les rebelles députèrent au Pacha quatorze officiers, qui lui baisèrent les mains, exprimèrent la plus humble contrition de leurs offenses, s'offrirent à le réinstaller comme gouverneur, le suppliant de les accompagner au camp de Stanley à Kavalli, et d'y parler en leur faveur. A quoi Emin acquiesça volontiers. Il monta sur le *Khédive*, les réfugiés encombrèrent le pont de leurs colis et bagages. Le capitaine Casati était de la fête; le *Nyanza* chargea semblable marchandise, et le Pacha fut amené, avec force démonstrations honorifiques, à Msoua, où il rencontra les messagers qui lui apportaient ma lettre. Il la lut, et prit la route de notre camp sur la rive du lac.

Le 15 février au soir, pendant que Jephson et moi étions à souper, des courriers me remirent la lettre ci-après :

A HENRY STANLEY, ESQ., COMMANDANT L'EXPÉDITION DE SECOURS.

Au camp, 15 février 1889.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 7 courant, pour laquelle je vous présente mes meilleurs remerciements, j'ai l'honneur de vous informer qu'hier, à 5 heures de l'après-midi, je suis arrivé avec deux vapeurs, amenant un premier convoi d'individus qui désirent quitter le pays sous votre escorte.

Dès que j'aurai fait les arrangements nécessaires pour abriter mes gens, les vapeurs repartiront pour la station de Msoua, afin d'y aller prendre un autre chargement d'individus à transporter.

J'ai avec moi une douzaine d'officiers désireux de vous voir, et quarante soldats seulement. Ils sont venus, sous mes ordres, pour vous prier de leur donner le temps d'amener leurs frères — ceux au moins qui acceptent vos offres — de Ouadelaï, et j'ai promis de faire mon possible pour les assister. Les choses n'étant plus tout à fait ce qu'elles étaient auparavant, vous leur dicterez les conditions que vous jugerez convenable de leur prescrire. Pour ces arrangements, j'irai vers vous avec les officiers, après avoir pourvu au camp; et si vous envoyez des porteurs, je pourrai profiter de leurs services.

J'espère sincèrement que les grandes difficultés que vous avez eu à vaincre, et que les lourds sacrifices faits par votre expédition pour venir à notre aide seront récompensés par un plein succès dans le transport de mes gens. La vague d'insanité qui nous avait envahis se retire, et vous pouvez être sûr des gens qui viennent présentement avec moi.

Signor Casati me prie de vous offrir ses meilleurs remerciements pour votre amical souvenir.

Permettez-moi de vous exprimer ma cordiale reconnaissance pour tout ce que vous avez fait jusqu'à maintenant à notre intention, et croyez-moi

Le vôtre sincèrement,

D^r EMIN.

Le Pacha croit évidemment que ses hommes lui sont toujours fidèles. « Vous leur dicterez, dit-il, les conditions que vous jugerez convenable de leur prescrire... Vous pouvez être sûr des gens qui viennent présentement avec moi. »

Je l'espère bien; mais, si la moitié de ce que Jephson a rapporté est vrai, le Pacha leur accorde une confiance que je ne saurais partager. Quoi qu'il en soit, si « la vague d'insanité se retire », ce sera tant mieux. Tout est bien qui finit bien. Demain Jephson, avec 50 fusils, escortera le Pacha et ses officiers jusqu'au plateau. J'enverrai des courriers à Stairs chez Mazamboni, pour qu'il amène promptement son escadron. Soyons tous présents; nos amis les rebelles verront que nos guerriers-porteurs savent manœuvrer au commandement.

16 février. — Stairs annonce son retour pour le 17 ou le 18 :

« Grande joie au camp de l'Itouri quand vos courriers et le chef Réchid annoncèrent l'arrivée de Jephson; mais, du côté d'Emin Pacha, la perspective nous semblait bien sombre. Votre dépêche efface la mauvaise impression, et maintenant nous espérons tous marcher vivement sur Zanzibar. »

Bonté divine, comme cette jeunesse est impatiente! Je me demande, moi, si nous serons partis avant la fin du trimestre!

Un courrier m'apporte une lettre de Jephson — du Jephson tout pur.

Camp de Ouéré, Albert-Nyanza, 15 février 1889.

Cher monsieur,

Je touchai hier au camp, mais n'y suis arrivé que ce matin, les natifs ayant pris par une très longue route.

Nous trouvons le Pacha, Casati, Marco, Vita l'apothicaire, plusieurs officiers et employés, établis en un joli endroit, à 3 kilomètres environ de l'ancien camp où nous vîmes Emin pour la première fois.

Dès mon arrivée, sitôt après avoir remis votre lettre et échangé les nouvelles, je demandai au Pacha quand il comptait se mettre en marche. Il répondit qu'il lui fallait d'abord s'entendre avec les officiers. Ce matin on s'est réuni, et il est décidé que demain nous partirons pour Kavalli, et que nous ferons la route en 48 heures.

Le Pacha vous viendra voir, restera peut-être quelques jours auprès de vous, puis ira chercher sa fille et le reste de son bagage, 200 charges environ, consistant en millet, sel, sésame, etc. Les officiers n'apporteront que 20 charges chacun, car ils ne viennent encore que pour s'entendre sur les moyens de transport. Quant aux employés, ils charrient tout leur avoir et resteront auprès de nous.

Les deux steamers iront, le 18, à Msoua, prendre le reste des émigrants et du bagage, ainsi que les approvisionnements de blé pour le camp du Nyanza.

A l'arrivée des vapeurs à Msoua, les irréguliers — ils sont une cinquantaine de fusils — iront à Kavalli par la voie de terre, amenant les femmes qui peuvent bien marcher. A leur retour les steamers ramèneront les officiers à Ouadelai.

Le Pacha apporte 60 défenses d'ivoire; le surplus ne manquera pas d'utilité. C'est un jour de retard, mais je ne le regrette point. Hier, tant les Zanzibari que moi étions excédés de fatigue et n'eussions pu repartir dès le matin. Toutefois, en dépit des ampoules aux pieds, les Zanzibari se précipitèrent dans le camp avec des gestes de possédés et hurlant comme des démons. Ils nous donnèrent leur représentation habituelle d'une lutte contre des ennemis imaginaires, puis ils se rangèrent en ligne devant Emin. Les soldats le saluèrent et paradèrent en due forme. Il en fut très content, et me pria de les assurer de sa reconnaissance pour tout ce qu'ils avaient

enduré à son intention; ce que je fis de mon mieux dans mon mauvais kissouahili. Le Pacha mit toutes les femmes à moudre, et je servis 2 bols de farine par bouche de Soudanais, Manyouema et natifs. Aujourd'hui Saat-Tato et un autre chasseur ont apporté un springbock et deux coudous : on mange largement. Ces vilains et paresseux Soudanais regardaient quasiment avec stupeur la folle gymnastique des Zanzibari : Quelles gens bruyants et fantastiques!

Casati est plus impossible que jamais. Je lui demandai : « Partez-vous demain ? »

— Je préfère encore attendre.

— Et combien de charges nous apportez-vous ?

— Oh, je n'ai pas grand'chose, vous savez! Kabba Réga m'a dépouillé de mes quatre sous. Cependant, comptez sur 80 porteurs. »

Vita, l'apothicaire, n'en réclame que 40; il en faut 60 à Marco, le mercanti grec. A ce compte, nos Zanzibari y passeront tous avant d'arriver à Kavalli. Le Pacha fit quelques remontrances à Casati, à propos de ses pierres à moudre, de ses grandes jarres, de ses bois de lits pour femmes et enfants.

« M. Stanley, répliqua-t-il, a offert de prendre tous nos effets. »

Ces gens n'ont pas de conscience. Ils tueraient nos hommes, si durement éprouvés, plutôt que de rien sacrifier de leurs bibelots, qu'il faudra pourtant jeter tôt ou tard.

Casati, me disait le Pacha, s'opposait à quitter Toungourou, bien que Choukri Agha eût offert l'assistance de ses pagazi; et malgré votre lettre pressante il a fait l'impossible pour empêcher ce départ, qu'il qualifiait d'« impolitique ». On enrage de voir l'égoïsme de ces individus, et leur incapacité de comprendre les choses comme elles sont.

Les rumeurs de « l'homme blanc » allant envahir Fallibeg se sont évaporées en fumée, et il n'en est plus question.

Casati refuse de bouger, tant qu'on n'aura pas assez de porteurs pour charger lui-même et toutes ses frusques. Le Pacha s'en impatient.

Avec des boulons tout semblables aux nôtres, on a raccommoqué supérieurement l'*Avance*. Ce soir, j'irai au vapeur pour me faire donner des clefs et des rivets. Le Pacha nous octroie les rames légères du bateau caoutchouc qui avait appartenu à Gordon. Le grément est complet.

Tous compliments de la part du Pacha, de Casati et des officiers.

Je suis, etc.

A.-J. MOUNTENEY JEPHSON.

Comment donc! Le Pacha, 200 charges seulement! Et ce Casati, qu'on avait mis nu comme un ver, 80! Et ce Grec de Marco 60! Cela nous fait 380 charges pour rien que quatre personnes! C'est vrai, j'avais promis de tout monter au camp du plateau. Mais des pierres à moudre! Si j'ai promis, il faudra tenir. Il n'y aura pas grand mal à ce que Jephson se fasse un peu de mauvais sang.

Billet du pacha :

Cher monsieur,

M. Jephson nous est arrivé hier avec sa suite et nous comptons partir demain dans la matinée. J'aurai donc le plaisir de vous voir après-demain. Mes gens ne seront rassurés que lorsqu'ils entendront l'assurance, tombant de vos lèvres, que leur folle équipée ne vous empêchera pas de les mener en bon chemin.

Je vous suis très reconnaissant de l'aimable lettre¹ que m'a remise M. Jephson, et j'espère que mes manières tant soit peu africaines ne porteront pas tort à nos relations amicales.

Agréez, cher monsieur, mes meilleures salutations et croyez-moi,

Le vôtre, très fidèlement,

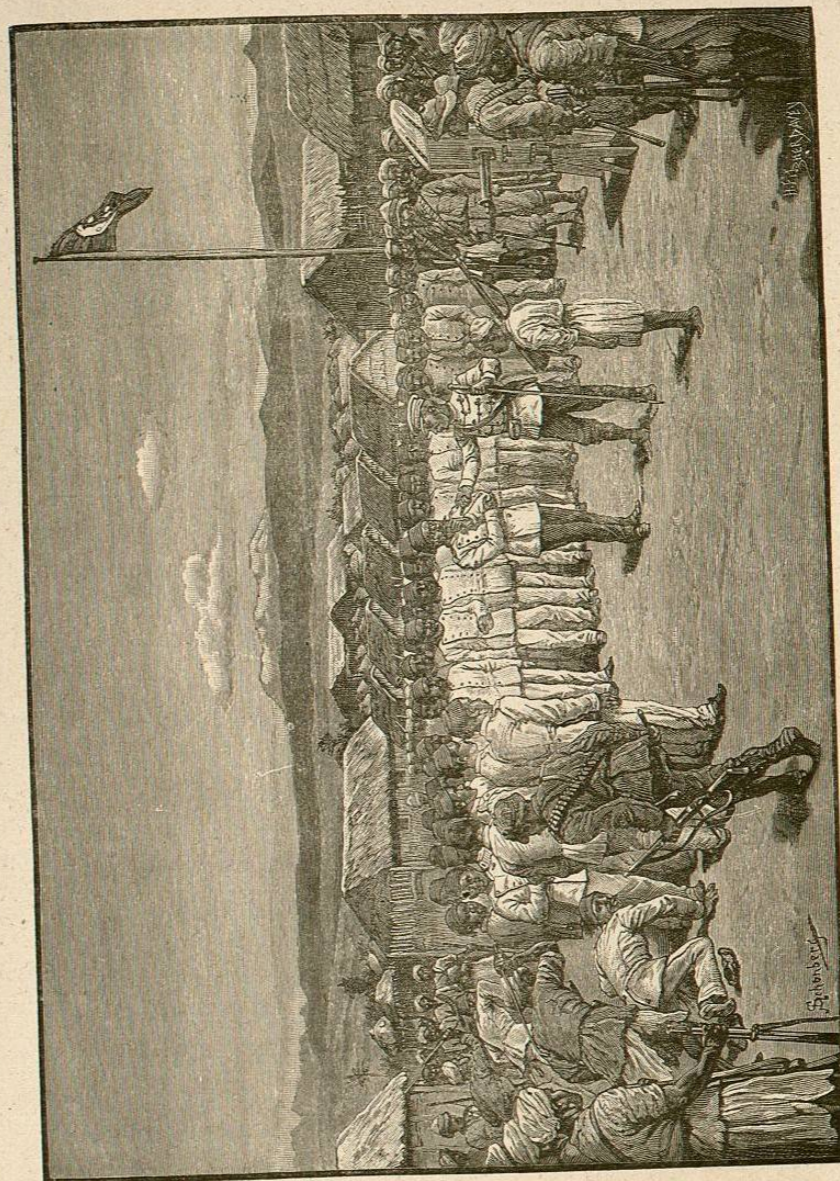
D^r EMIN.

Le 17 février, la caravane du Pacha, composée de 65 personnes, nous arriva vers midi. Les officiers députés par les rebelles de Ouadelaï ont à leur tête Sélim Bey, promu colonel par Emin. Il a la cinquantaine et six pieds, il est large d'encolure, noir comme corbeau; il me plaît assez. Le conspirateur traître et pervers n'a pas cette mine-là. Je lis sur sa figure l'indolence et la sensualité. C'est un homme à mener; il n'a pas l'étoffe d'un conspirateur. Nourrissez-le bien, faites-le boire encore mieux, et Sélim Bey vous sera fidèle! Je vois d'ici l'œil de l'homme qui s'endort en digérant. Il fut taillé pour manger, boire et ronfler, cagnarder au lit, s'attarder en pantoufles, réclamer son café cinquante fois par jour, boire sa bière par cruchons, siroter sa liqueur et dormir dessus, demain comme aujourd'hui, la vie durant. Les vrais conspirateurs sont maigres, sur le patron de Cassius. Trois de ces officiers, des Égyptiens, avaient quelque chose d'Arabi dans les traits; les autres étaient des Soudanais, du Soudan noir.

Grande parade hors du camp, bannières déployées. Les étendards flottaient au vent, les vétérans zanzibari faisaient la double muraille de fer, les auxiliaires manyouema avaient l'air rude et bon enfant; les natifs de Kavalli et environs faisaient cercle, massés par centaines.

Au milieu de la double rangée se tenait le Pacha, petit, figure maigrichonne; on eût dit un professeur de jurisprudence, malgré son fez et ses vêtements blancs; on l'escorta au grand carré, et de là droit au Barzah.

1. Cette « aimable lettre » était dans ce style Chesterfield tant recommandé par Jephson, plus au fait que moi de l'extrême susceptibilité du Pacha. Hélas! Hélas!



Entrevue avec les officiers rebelles.